

La Cycle de Violence et Révolution en Algérie

(The Cycle of Violence and Revolution in Algeria)

Carina Chien

82-304: Le Monde Francophone

Le colonialisme en Algérie, qui avait duré plus d'un siècle, a établi un précédent de violence pour ses citoyens. La révolution a résulté de leur mécontentement avec ce système inégal, et la charge d'une révolution a incité les citoyens d'Algérie à devenir responsables d'Algérie : de son gouvernement, son économie, ses forces armées, et surtout, de tout le reste de ses citoyens. Frantz Fanon, l'auteur de *Les Damnés de la Terre*, a dit que la décolonisation est « le remplacement d'une 'espèce' d'hommes par une autre » (Fanon), mais l'acte de remplacement implique aussi une transformation de rôles. En ce cas, ce n'était pas seulement les colonisés qui remplaçaient les colons, mais aussi, les civils qui remplaçaient et devaient devenir les soldats, les opprimés qui remplaçaient et devaient devenir dans un sens les oppresseurs dans l'intérêt d'ordre. Donc, le cycle de révolution s'est répété pendant les années 90, car bien que le système colonial fût révolu, il a laissé une modélisation de violence. Fanon a raison que la violence est la seule façon de se libérer, mais se libérer de l'apprentissage de la violence est problématique.

Algérie avait déjà vu une centaine d'années de violence et inégalité. La période du colonialisme était caractérisée par un nouvel ordre social, qui a utilisé la violence pour établir une supériorité de nationalité. Les Algériens se sont trouvés sous l'hierarchie qui a redéfini leur mode de vie. La citation suivante montre la relation entre les restrictions de culture sous le

colonialisme et le pouvoir symbolique qui résulte du contrôle. « C'est le colon qui a fait et qui continue à faire le colonisé » (Fanon 66). Comme Fanon a dit, les colons avaient le pouvoir de définir non seulement les vies des colonisés, mais aussi leurs futurs. Tel contrôle sur leurs existences suggère une sorte de possessivité. Tels actes de dominance et donc de possession sont toujours liées à la violence. Les moyens d'imposer ces restrictions, d'établir le pouvoir et la dominance, étaient par la force et par la menace de violence. Les colons « conseillent [les colonisés] à coups de crosse ou de napalm... On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure violence » (Fanon 69). Donc, les interactions entre les colons et les colonisés qui étaient violentes à cause du déséquilibre de pouvoir, ont entraîné un langage prédominant de violence. La lutte pour soit la dominance quant aux colons, soit l'égalité quant aux colonisés, pouvait seulement être résolue par les moyens aussi violents que ceux qui ont établi ce type de lien.

La violence des colons était aussi non physique que physique, en ce que les colons se sont débarrassés des valeurs, des traditions et des cultures des indigènes. « La violence qui a présidé à l'arrangement du monde colonial, qui a rythmé inlassablement la destruction des formes sociales indigènes, démolit sans restrictions les systèmes de références de 'économie, les modes d'apparence, d'habillement » (Fanon 71). Fanon indique que la violence du colonialisme est plus que physique. La violence pendant l'époque de colonialisme, qui a découlé du besoin des colons de pouvoir, était maintenue par les deux la brutalité physique et l'oppression culturelle. Cette dernière représente la prise de dignité, qui intensifie les effets de la violence, montrant que la violence est aussi émotionnelle que physique. La honte d'être déchu de l'identité culturelle a contribué au pouvoir des colons et donc a perpétué la violence comme un moyen de communication pendant la révolution et l'époque postcoloniale. Césaire, dans son *Discours sur le colonialisme*, a dit que « La colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus

civilisé » (Césaire 1111). Il a raison en ce que la prise de l'identité culturelle et de dignité représente la prise de l'humanité. La communication, diminué à la violence, est un signe ultime de la déshumanisation et donc du désespoir.

Pendant les années 50, la tentative de se libérer du règne colonial s'est rabattu sur ce langage de violence, que le siècle du colonialisme avait créé et qui est devenu un fait quotidien. La nouvelle, *L'Hôte*, écrit par Albert Camus, illustre la force exhaustive de la violence, qui pénètre le cœur d'une société luttant pour les libérer du colonialisme. Dans la nouvelle, un instituteur, qui s'appelle Daru, se trouve au milieu d'un conflit entre les colons et les rebelles. Camus n'a pas décrit la violence de va-et-vient entre les soldats et les gendarmes français et les rebelles algériens. Plutôt, son histoire se concentre sur un instituteur isolé et son école « bâtie au flanc d'une colline ...ou la neige était tombée brutalement...et la vingtaine d'élèves qui habitaient dans les villages...ne venaient plus» (Camus 81-82). Cette action accentue comme éloigné du conflit la violence atteint. Comme l'action, l'instituteur est, de la même façon, éloigné du conflit. Daru a dit « Enfin, ce n'est pas mon métier » (Camus 86), ce à quoi Balducci, le gendarme, a répondu, « A la guerre, on fait tous les métiers » (86). Néanmoins, malgré l'isolement de l'école, de l'instituteur, la violence et à la fin de l'histoire la menace de la violence, à trouvé Daru. Daru représente le caractère inévitable de la violence. Même Jaurès, tôt en 1912, a remarqué que le colonialisme « a écrasé cette espérance d'un progrès pacifique et humain, la civilisation africaine, sous toutes les ruses et sous toutes les brutalités de la conquête » (Jaurès en Pellissier). Il a correctement prévu que la violence endurerait, détruirait la chance d'un progrès pacifique.

Comme la violence des formes sociales et culturelles des indigènes pendant le colonialisme, le conflit dans *L'Hôte* reflétait les racines de la violence au cœur de leurs modes de vie, incité par la présence des colons. Cette violence est devenue quotidienne. Particulièrement,

le ciblage des lieux avec l'importance culturelle, comme en le cas de l'école de Daru, représente l'innocence des choses quotidiennes perdues et transformées en base militaire pour l'un l'autre. Donc, la culture et l'innocence sont devenues des moyens de violence. De même, dans le film *La Bataille d'Alger*, les gendarmes français ont bombardé la maison de la famille d'un prisonnier et les rebelles algériennes ont riposté en bombardant quelques lieux qui ont symbolisé la culture, des lieux pas militaires, tels que le dancing, le restaurant, et l'aéroport. Les ripostes constantes entre les deux les rebelles et les Français représentent le dialogue. Ici, c'est très clair que la violence est le moyen de communication prédominant.

Aussi, dans *La Bataille d'Alger*, pour attirer l'attention des Nations Unies et pour communiquer leur mécontentement, les rebelles ont recouru à la violence et aux grèves. Les rebelles ont dit que ces actes de terrorisme sont des messages, et donc, la violence est leur seule voix. Encore, le langage de violence, restant de colonialisme, était utilisé pour détruire les dernières traces de colonialisme, pour protester contre leur manque du contrôle sur leur propre futur comme un peuple. Malgré les morts d'Ali La Pointe et les autres leaders, ils ont réussi, comme si les sacrifices violents étaient nécessaires pour se libérer de colonialisme. Le film s'est terminé avec les fêtes et le bonheur des Algériens. Cependant, la violence est restée en Algérie, car elle est devenue une chose assez normalisée. Isnard, dans *L'Algérie ou la décolonisation difficile*, a dit que « Plus de 130 ans d'une présence française tendue vers l'intégration à la métropole ont puissamment modelé le pays en y enracinant des structures qui conditionnent toujours la vie de la population » (Isnard 325). Le fait que la violence dans *L'Hôte* et *La Bataille d'Alger* a inclus des symboles de culture établit que la violence fait partie de la culture quotidienne algérienne. Comme la présence française est devenue intégré à leur société, alors la fondation d'interaction française-algérienne, la violence, est devenue enracinée aussi.

Le film, *Rachida*, montre que la violence est toujours là. Malgré la déclaration d'Indépendance d'Algérie pendant les années 60, le mécontentement est retourné avec le même échange de violence pendant les années 90 de *Rachida*. Pendant la révolution, le cycle de violence avait compté sur l'épreuve de pouvoir. Les colons ont dominé les colonisés, leurs futurs, leur culture, et leurs droits ; et dans les années 90, le cycle s'est répété quand des citoyens ont décidé que le gouvernement avait trop de contrôle sur leurs vies et leurs modes de vie. Après avoir gagné l'indépendance, l'état d'Algérie est devenu entièrement un des civils de telle façon qu'il fallait que les civils utilisent la violence pour maintenir leur nouvel état délicat. Cette prise de responsabilité et de rôles, qui étaient traditionnellement ceux des colons, a mené à une relation similaire, et donc aussi une réaction similaire ; on a encore utilisé la violence pour communiquer leurs avis. L'écart entre la révolution et les années 90 a alimenté le mouvement postcolonial qui « propose ainsi de revoir le monde depuis des perspectives conscientes de leur historicité comme de leur situationalité » (Macleod et O'Meara 9). Le post colonialisme a eu l'intention de réparer les ravages de colonialisme, mais il a seulement prouvé qu'on ne pouvait pas oublier les effets de colonialisme.

Dans *L'Hôte* et *La Bataille D'Alger*, on a vu que la violence est devenue un langage parmi des civils. Dans *Rachida*, on a vu que la violence n'a pas disparu avec la révolution. Fanon a correctement remarqué que la violence est la seule façon de se libérer, puisque le siècle de colonialisme avait établi cette mentalité profondément enracinée. L'interaction entre les colons et les colonisés était le produit d'un manque d'égalité et de déséquilibre de pouvoir. La violence est devenue le seul moyen de vraiment communiquer. Fanon a aussi correctement observé que se libérer de l'apprentissage de la violence est problématique, car elle est devenue une chose normalisée, une chose qui a pénétré les racines de la société algérienne et sa culture. L'utilisation

de la violence a marqué l'Algérie de telle façon que la violence est finalement devenue une partie du chemin de l'histoire d'Algérie.

Œuvres Cités

Camus, Albert. *L'Exil et Le Royaume, Nouvelles*. Paris: Gallimard, 1957. Print.

Césaire, Aimé. *Discours Sur Le Colonialisme*. Paris: Présence Africaine, 1989. Print.

Fanon, Frantz. *Les Damnés De La Terre*. Paris: Maspero, 1968. Print.

Isnard, Hildebert. « L'Algérie Ou La Décolonisation Difficile. » *Méditerranée* 10^e Année.N°3 (1969). *Persee.fr*. Web. 26 Mar. 2016. <http://www.persee.fr/doc/medit_0025-8296_1969_num_10_3_1325>.

La Bataille D'Alger. Dir. Gillo Pontecorvo and Giuliano. Montaldo. Perf. Brahim Hadjadj, Jean Martin, Yacef Saadi. Casbah Films, 1966.

Macleod, Alexandre, and Dan O'Meara. *Théories Des Relations Internationales: Contestations Et Résistances*. Montréal: Athena Editions, 2007. Print.

Pellissier, Jérôme. "Jaurès Et Le Colonialisme – De L'acceptation à L'opposition." *Rallumer Tous Les Soleils*. 2014. Web. 26 Mar. 2016. <<http://www.jaures.eu/syntheses/jaures-et-le-colonialisme/>>.

Rachida. Dir. Yamina Bachir. Perf. Ibtissem Djouadi, Bahia Rachedi, Rachida Messaoui En. Arte France Cinéma, 2002.